

Extraits de notes de travail préparatoires à une intervention à l'Université Populaire (<http://unipoplyon.fr/>)

**« Le vrai, le faux et leurs petits arrangements : les imposteurs »,
par J.-B. DESVEAUX & M. GAROT, intervention du 10.05.2011.**

b) Quelques vérités sur le mensonge « ordinaire ».

- Le mensonge est avant tout une production de la pensée, une production **complexe** qui révèle une capacité à pouvoir reconnaître et différencier le vrai d'un faux par falsification d'une vérité. Et oui ! Pour mentir, il faut être en capacité de **discriminer ce qui est vrai de ce qui est faux, de ce qui relève de l'imaginaire ou de la rêverie de ce qui appartient au réel**, etc. L'acquisition de cette capacité est donc le signe d'une certaine maturation à la fois cognitive et psychoaffective mais aussi le signe de l'accès à une certaine forme de socialisation.

« Vous apprenez à dire merci à votre enfant. En réalité vous lui apprenez à dire merci par politesse et non parce que c'est ce que l'enfant à l'intention de dire. En d'autres termes, vous commencez à lui enseigner les bonnes manières ; vous espérez qu'il apprendra à mentir, c'est-à-dire à se conformer aux usages jusqu'à une certaine limite à partir de laquelle la vie devient supportable. Vous savez parfaitement bien que l'enfant ne veut pas toujours dire merci. La plupart des enfants réussissent à accepter cette malhonnêteté comme prix à payer pour leur socialisation. D'autres ne peuvent jamais faire ça. Ou bien quelqu'un a essayé de leur apprendre trop tôt à dire "ta", ou bien ils se sont trouvés eux-mêmes complètement empêtrés dans ce problème d'intégrité. Il y a certainement des enfants qui préféreraient être exclus de la société plutôt que de dire un mensonge. »

Donald W. WINNICOTT, « Le concept de faux soi », *Conversations ordinaires*.

Le mensonge prend ici la forme de **l'hypocrisie**, sorte de convention qui rend la vie sociale possible. Les parents sont en ce sens hypocrites envers leurs enfants (« *comme tu est beau mon fils !, comme c'est beau ce que ce tu as fait !* »). Ils le sont aussi entre eux (lorsque l'on reçoit un cadeau il est convenu d'être hypocrite si cela ne plait pas, mais d'être sincère si cela réussit, ce que l'on guète alors dans la réaction de l'autre c'est la sincérité de la réaction). Les enfants ont du mal, dans leurs premières expériences sociales, à différencier le mensonge de l'hypocrisie (laquelle vise à préserver le narcissisme de l'autre). Ceci renvoie au tabou (cf. ne pas parler de sexualité). De l'enfant qui n'est pas hypocrite ou qui n'a pas encore appris à l'être, on dit que la « vérité sort de sa bouche », ce qui arrive quand l'enfant révèle un réalité gênante. Dans le monde des adultes on parle alors de **diplomatie**, au travail, dans le couple...

Tout petit enfant gêne en effet ses parents lorsqu'il révèle non pas une vérité mais une réalité (« Oh, tu as vu comme la dame est grosse ! », ou encore « Papa et maman sont resté dans le lit toute l'après midi ! »)¹.

Un mensonge pour se protéger. Un enfant qui ne sait pas mentir, c'est inquiétant. Car c'est un enfant qui ne sait pas se protéger. Il ne parvient pas à protéger son Moi, cette sphère de l'intime en formation, d'un espace **secrètement** protégé. Il ne saurait pas (se) ménager (dans) la relation à l'autre-sujet adulte, serait comme **transparent, on pourrait lire en lui comme un « livre ouvert ».**

S'il a à se protéger quand il ment c'est d'une nécessité extérieure à lui. Par exemple, l'enfant qui a fait une bêtise et invente un bobard, c'est pour échapper à une punition.

- « Faire semblant pour fabriquer un monde » dit **Boris CYRULNIK**. Dès 15 mois, l'enfant apprend à « faire semblant », en tombant, en faisant mine de tomber et en surjouant des affects pour que l'adulte vienne à sa rescousse. Il agit sur le monde mental de l'autre faisant preuve d'**une certaine maîtrise de l'intersubjectivité**, tout en exprimant quelque chose de son monde intime. 15 mois plus tard, c'est avec la parole qu'il réalise ce même processus. Le répondant de l'autre est primordial car l'enfant éprouve un sentiment « pour de bon ». C'est en ce sens aussi que l'enfant ne reste pas prisonnier de ses inventions.

- **Discriminer #02.** Le mensonge suppose un destinataire, une adresse. Il offre à l'autre ce qu'il désire entendre. C'est en cela que mentir signe quelque chose de la reconnaissance d'un autre, d'une frontière entre moi et non-moi, d'**une capacité à pouvoir se représenter les représentations de l'autre**, à pouvoir accéder en représentations au monde intime de l'autre en-face de soi **avec respect**. Mentir, c'est reconnaître et respecter l'autre en tant qu'autre.

Il y a dans cette expérience ordinaire ce que **Donald W. WINNICOTT** appelle la *sollicitude* (stade du « concern ») : une « inquiétude », une forme de compassion pour l'objet, un objet qui est aussi reconnu dans son altérité c'est-à-dire séparé de soi. « Petit mensonge pieux », dit-on : mentir par amour pour autrui. Le mensonge est, dans ses multiples dimensions, altruiste. **Mais sous ses belles apparences, se cache bien souvent le mensonge pour soi, une secrète impulsion de l'amour pour soi. Mentir pour ne pas blesser l'autre mais aussi pour ne pas avoir à subir sa tristesse ou sa colère, ou à**

¹ Les petits enfants sont en fait très attachés à la question de la sincérité. L'enfant qui dit à l'adulte, « tu m'as menti ! », si celui-ci ne tient pas une promesse. La promesse fondamentale et pleine d'illusion est que la vie ne comporterait pas de frustration et serait constituée d'absolus immuables. Elle est un besoin pour fonder le narcissisme, « je t'aimerai toujours » dit une mère à son enfant (et cela se retrouve dans la vie amoureuse...). A ce sujet, les enfants peuvent considérer qu'on leur a menti dès lors que la **continuité** et l'immutabilité sont remises en question (ne pas relire une histoire à l'exacte identique, besoin de répéter un jeu sans aucune variation, rituels du quotidien dans les habitudes de vies). Notons que la continuité et l'immutabilité (ou fiabilité de l'objet) sont nécessaires lors des premières étapes de l'enfance pour que se fonde, dans un premier temps capacité à pouvoir ressentir de *la confiance*, et plus tard, le *sentiment de continuité d'existence*.

porter le poids de son désespoir. Alors, peut-être ment-on par sentiment de culpabilité ? Par capacité de sentiment de culpabilité ?

« [...] nous avons du mal à assumer toute la responsabilité de la destructivité qui s'attache par nature à notre relation avec un objet ressenti par nous comme bon – donc objet d'amour. » **Donald W. WINNICOTT**, *Agressivité, culpabilité et réparation*.

Reconnaissance de l'autre et sollicitude sont à différencier. Dans la perversion, il n'y a pas de respect des représentations de l'autre, dans une forme de **rejet de la sollicitude**, par absence de sentiment de culpabilité, l'autre reconnu comme tel est englouti dans un monde représentatif qui ne tolère aucune différence : altérité et plaisir de la différence ne vont pas de paire. Le « pervers » dit ce qu'il pense, et si c'est blessant, peu lui importe.

• **Le contexte d'émergence du mensonge, correspond à une maîtrise bien assise du langage verbal (entre 2 et 3 ans).**

L'enfant est **dépendant** des adultes qui l'entourent, de ses parents, et ses mensonges s'inscrivent le plus souvent dans le rapport à cette dépendance. Il y a des intentionnalités du mentir. Si l'enfant ment c'est pour ne pas perdre leur amour (toujours teinté d'amour œdipien) et de les décevoir, ou par peur de représailles, mais il peut aussi mentir pour préserver ses plaisirs interdits.

Pour certains auteurs, le mensonge se situe dans le prolongement du jeu, de l'aire d'illusion que décrit **WINNICOTT** : le tout petit enfant doit pouvoir se sentir suffisamment tout-puissant et créateur du monde.

Mentir fait parti de ses trouvailles personnelles, mais le risque, contrairement au jeu, c'est d'être dévoilé et l'humiliation qu'elle peut induire. « *Le mensonge est l'invention du possible d'un réel plausible pour un autre* » (**Radmila ZYGOURIS**).

Le mensonge peut être conçu comme une dérobade momentanée face à l'épreuve de réalité, sa rudesse, ses aspects castrateurs. La réalité est pleine de déceptions. En mentant, l'enfant continue à entretenir l'illusion d'une certaine emprise sur le monde.

Pouvoir jouer avec le vrai et le faux est un signe de bonne santé mentale. Un enfant qui ment, dit par là qu'il est en capacité de se protéger, de se mettre à l'abri, pour obtenir quelque chose qu'il désire ardemment. En s'abstenant de tout jugement moral, le mensonge rejoint le jeu en appelant une capacité à créer une fiction. Elle est une capacité de penser pour son propre compte, tout en étant une fiction fabriquée sur mesure au désir de l'autre, ce qui me relie à lui tout en m'en séparant.

• **Même si un enfant sait mentir, cela ne veut pas dire qu'il est dénué de toute crédulité.** Les enfants, ceux qui ne se portent pas trop mal, croient au Père Noël² (*L'expression « croire encore au Père Noël », signifie notre crédulité ; ainsi quand l'enfant dit qu'il n'y croit plus, il dit qu'il n'est plus crédule, qu'il ne croît plus en ses parents idéalisés*). Les enfants croient ce qu'on leur dit.

Un enfant peut perdre son innocence quand il voit l'adulte mentir, tromper gravement et répétitivement. Face à cette découverte, l'enfant peut s'effondrer, car lui, de sa position d'enfant, il n'est pas le gardien de la loi. Le mensonge de l'enfant n'a pas le même statut face à la loi que le mensonge de l'adulte. C'est l'adulte qui est le gardien et le garant de la loi. La loi alors vacille.

>> Il serait intéressant d'interroger cela du point de vue de la loi (notion de diffamation). P. expl. L'affaire Outreau : des révélations faites par des enfants, si elles ne correspondent pas à une réalité objective, sont elles pour autant fausses ? Ne disent-elles pas quelque chose de leur réalité psychique interne (du point de vue du fantasme... ? Mais la loi n'a que faire du fantasme.. et heureusement d'ailleurs. Les parents en tant que responsables légaux des actes de leurs enfants, peuvent ils être jugés responsables des mensonges d'un enfant ?

² Le **Père Noël** est une figure culturelle emblématique du mensonge acceptable des parents aux enfants. Il peut être considéré comme un besoin de préserver les enfants de la cruauté du monde. En effet dans le vrai monde adulte, il n'y a pas de bonté inconditionnelle, personne ne vient offrir de façon régulière et sans contrepartie du bonheur aux autres. Le père Noël est en ce sens la figure du don, d'une imago parentale idéalisée inconditionnellement bonne et dévouée (aucun parent ne passe chaque instant de l'année et de son existence à préparer des objets à offrir à des enfants... qui ne sont pas siens !). A l'aide du père Noël (ou de la petite souris quand les dents tombent) les parents entretiennent une sorte de « lune de miel de l'illusion », faisant imaginer que l'avenir est bon et que la vie vaut la peine d'être vécue (on pourrait d'ailleurs s'interroger sur ce qu'ils viennent rejouer en eux de leur propre désillusion ultérieure dans le fait d'entretenir cela chez leurs enfants : ils luttent contre leur propre désillusion. Cf. position dépressive.).

A ce sujet, certains parents maintiennent jusqu'à tard cette croyance dans le père Noël « pour » leurs enfants (disent-ils !), ils prolongent cette expérience si longtemps, comme s'ils étaient incapables de réaliser à nouveau pour eux-mêmes que le Père Noël n'existe pas, ils ne peuvent trahir leurs enfants, car cela veut dire, *trahir l'enfant qu'ils ont été*. Ils placent leurs enfants dans une position terrible, celle de devoir expliquer à leurs propres parents qu'ils savent bien que le Père Noël n'existe pas. Et les parents, dubitatifs l'espace d'un instant, réalisent avec soulagement que leur enfant supporte cette désillusion. Mais cette situation à la particularité de faire en sorte que ce soit l'enfant qui en vient à être porteur de la désillusion du monde adulte. C'est un des premiers moments où l'adulte, constate chez son enfant, l'émergence d'une forme de maturité, laquelle signe souvent son entrée dans l'âge de raison (ou période de latence), i.e. l'accession à une capacité dépressive.

L'abandon de sa Neurotica par Freud.

● La découverte par l'adulte du mensonge est une épreuve, pour lui et l'enfant. L'enfant parce qu'il a été démasqué et redoute l'humiliation, la honte, son omnipotence infantile en prend un coup. Un gros mensonge peut blesser un adulte, il se sent dupé et blessé, il doit survivre et trouver une réponse adaptée (certains enjeux pourraient faire penser à ce qu'a décrit WINNICOTT dans « le jeu de la spatule » et la survivance de l'objet).

Christopher BOLLAS relève 3 types de mensonges « ordinaires » :

- Pour protéger l'autre d'une peine supposée
- Pour se protéger soi d'une situation embarrassante
- Pour infliger de la cruauté.

Le psy dirait que :

► **Le mensonge participe au travail d'élaboration de la dépendance, de séparation et de construction de soi.**

► **Il met aussi à l'épreuve les écueils du travail de l'individuation-subjectivation, dans une forme de retournement passif/actif. Il ment comme on lui a « menti ». Il n'est pas l'enfant-roi de ces parents chéris, et ces parents ne sont pas là tout le temps pour lui, ils ne sont pas infaillibles et des dieux, etc. il les désidéalise.**

Après avoir été désillusionné, l'enfant désillusionne à son tour l'adulte, lui rappelant qu'il n'est pas un prolongement du narcissisme parental, l'enfant idéalisé, mais l'enfant réel qu'il reste à inventer pour lui-même.

● Le *roman familial* que décrit FREUD se situe dans ce prolongement.

Il est une fantaisie consciente normale dans le développement de l'enfant, ultérieurement refoulée, dans laquelle il imagine que ses parents ne sont pas ses parents. Il s'agit de se venger contre les parents frustrants, rivaliser avec le parent de même sexe, se séparer d'avec les parents idéalisés, etc. Cette fabulation ordinaire chez l'enfant est aussi une manière de créer une fiction supportable face à la conflictualité pulsionnelle qu'il rencontre à l'œdipe. L'enfant joue une fiction pour s'entraîner à prendre sa place dans le monde.

c) De l'usage « moins ordinaire » du mensonge.

« Le mensonge sert à masquer le réel pour s'en protéger, alors que la mythomanie sert à compenser le vide du réel pour combler un manque affectif. [...] La mythomanie est une tentative de résilience qui échoue parce que l'enfant meurtri n'a pas rencontré d'alentour qui l'aurait accepté avec sa blessure. »

Boris CYRULNIK, *Le murmure des fantômes*.

La réalité des enfants « carencés³ » est tout autre. Face à des carences de l'environnement, de graves privations en situations extrêmes, là où une base de sécurité narcissique et d'attachement sécuritaire ne sont plus garantis, l'invention d'une néo-réalité pour s'y réfugier va devenir la seule et unique solution pour se protéger d'un monde extérieur effrayant, dangereux et humiliant.

Le mensonge perd son côté inventif pour devenir un outil fétichique protégeant du danger (interne et externe) et éviter/fuir ce réel. Cet enfant-là pour prendre sa place dans le monde, s'y faufile en se suradaptant et en composant l'image qu'en attend son entourage ce qui ne laisse aucune possibilité de se trouver/créer soi-même en toute liberté. Ces bribes de « fictions compensatrices » comblent dans l'instant un désert affectif aux allures d'abysses insondables et de mort psychique. Mais ça ne dure jamais, la supercherie menace d'être découverte et la chute est dure et bien triste. Alors il faudra vite recommencer.

Boris CYRULNIK, dans *Le murmure des fantômes*, dit : « J'aime beaucoup le proverbe, certainement chinois, qui dit : "La façade de la maison appartient à celui qui la regarde." L'habitant de la demeure construit une façade pour en faire cadeau au spectateur. Mais quand on connaît les bénéfices qu'apporte le don à celui qui donne, on peut comprendre qu'en fait, l'enfant effondré qui se construit une fabuleuse façade essaye de fabriquer une passerelle affective entre lui et ceux qui l'entourent. Comme à l'époque où il jouait à "faire semblant", comme lorsqu'il dessinait un événement dont il avait été témoin, cet enfant essaye de soumettre le réel à sa représentation. Mais le petit blessé ne peut offrir à l'autre qu'une jolie façade de soi parce que son réel est trop triste. Dans la

3, 4 : « *Offrir seulement une façade* », cela peut être une nécessité. Chez les enfants placés ou gravement carencés, cette conduite mythomane participe au besoin d'entretenir un objet parental interne bon et idéalisé. Cela peut aider à faire face à une mère gravement dépressive. On est souvent surpris de voir à quel point ces enfants qui ont été maltraités recherchent à maintenir vivant le lien avec leurs parents, ils persistent à croire en la bonté potentielle de leurs parents, quand bien même le réel du lien ne leur a jamais permis de rencontrer quelque chose de bon et rassurant. Ici, il y a mensonge à soi et à l'autre (voir aux autres, quand ces enfants camouflent et dissimulent aux travailleurs sociaux la réalité de ce qu'ils vivent), maintenant l'illusion en soi et pour les parents, qu'ils sont doués de bonté et d'attention. Ceci s'explique entre autre par la nécessité de la nature humaine à *être en lien*. Plutôt que mourir que de ne plus être en lien, car l'arrêt du lien, c'est la mort.

mythomanie, ce qu'il offre, c'est seulement la façade⁴. Derrière le décor, c'est la **ruine**, le **désespoir**. Au moins, il aura existé joliment dans votre esprit, il aura partagé avec vous un beau rêve. Misérable bénéfice que lui apporte le cadeau d'une façade qui masque les décombres. Quand vous cassez sa mise en scène, vous le blessez deux fois. D'abord, vous le renvoyez à son **réel sordide [#01]**, puis **vous l'humiliez en découvrant la supercherie [#02]**. Alors il fuera pour se dérober à la réalité et sauver la façade, sa dignité imaginaire. De toute façon, quand le trauma est unique et quand les saynètes deviennent moins vitales, la mythomanie s'estompe. Mais quand l'enfant meurtri demeure dans le désert, le monde qu'il imagine reste son seul plaisir. »

Dans la mythomanie, et contrairement au mensonge « ordinaire », le sujet finit par croire lui-même à ses propres fabulations. **Le mensonge devient alors une parure et une prothèse du Moi. Cet exosquelette n'a pas de permanence.** Le mythomane à recourt au mensonge sans y être poussé par une quelconque nécessité extérieure. Elle est une nécessité interne. Le mythomane est un fabulateur par une nécessité qui inexorablement lui échappe.
